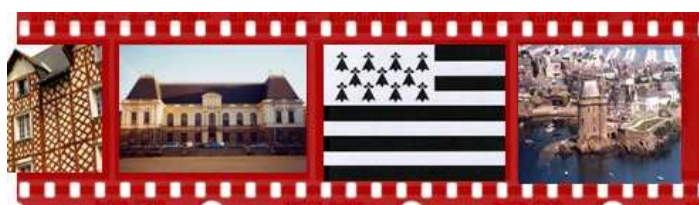




APF - Association des Paralysés de France  
Délégation Départementale d'Ille & Vilaine  
40 rue Danton – 35700 Rennes.  
☎ 02.99.84.26.12

# Le livre d'Or des Journées Découvertes de la Délégation 35

ANNEE 2014



# PREFACE

*L'idée a émergé en début d'année 2011 : le comité de rédaction de la DD35 a proposé, à partir des comptes-rendus élaborés par Hélène-Gisèle Boukou, Elisabeth Renaud et Stéphanie André, pour le Contact35 (aujourd'hui Han'dizou 35), de réunir ces narrations dans un recueil consultable par chacun sur le site internet de la DD35 ([www.apf35.com](http://www.apf35.com)).*

*L'objectif est de faire partager ces découvertes, mais aussi, les joies de ces sorties ou séjours avec le plus grand nombre et de donner envie, à chaque lecteur, de rejoindre ces groupes ou, tout simplement, de se laisser distraire par la lecture, parfois amusante ou insolite, souvent bien instructive, de ces récits hauts en couleurs.*

*Nous vous invitons à feuilleter ce quatrième recueil qui relate les sorties de 2014. Laissez-vous, de nouveau, captiver par les découvertes décrites, avec brio, essentiellement par Elisabeth.*

*Et, si le cœur vous en dit, que vous ayez ou non été acteurs de ces journées, n'hésitez pas à nous écrire vos commentaires, vos témoignages, vos billets d'humeur...*

*Dans ce but, nous avons volontairement laissé quelques pages blanches... Ajoutez-y des couleurs, des mots, des rimes... comme pour tout livre d'Or !*

*Le Comité de Rédaction d'Han'dizou 35 :*

*Patrick AUBRY  
Hélène-Gisèle BOUKOU  
Jean-Yves LE HOUËZEC  
Brigitte PAREY-MANS  
Elisabeth RENAUD.*

# SOMMAIRE

- L'École Militaire de Saint-Cyr-Coëtquidan (35)
- Le musée des arts et métiers à St Gildas de Rhuis (56)
- La Compagnie des Indes à Port-Louis (56)
- Balade en péniche sur le canal de Nantes à Brest (44)
- Le village breton de Poul Flétan (22)
- Le terrarium de Kerdanet à Plouegat (22)
- Le Souterroscope de Caumont l'Evente (14)

# Février 2014 : Découverte de l'Ecole Militaire de St-Cyr-Coëtquidan

Narration  
Elisabeth Renaud



## Sortie du 13 février 2014 à l'Ecole Militaire de Saint-Cyr-Coëtquidan

Ah ben non, alors.... Toute la pluie tombe sur nous à 8h45. Pas question qu'elle s'invite à notre 1ère journée découverte de l'année 2014. De toute façon, nous ne pouvons pas reculer alors... allons de l'avant et adviene que pourra. L'embarquement des voyageurs se fait sous un ciel clément avec même des coins de ciel bleu. Tout semble se présenter sous de bons auspices.

Une bonne vingtaine de personnes partent pour une destination qui sera, peut être, marquée par des formations en rang, au pas militaire. Malgré notre arrivée en avance, les restaurateurs nous accueillent gentiment et nous nous installons tranquillement dans une grande salle rien que pour nous sans avoir, auparavant, essuyé une pluie qui s'est invitée dès notre descente du car et jusqu'à bien après l'entrée de tous les participants. Quel bonheur d'avoir de l'espace et de ne pas être serrés comme des sardines. Au milieu du repas quelque chose de peu ordinaire se passe : le couvert d'une participante est déplacé et mis à l'écart sur une autre table. Aurait-elle été insupportable ? Mais, au fait, où est-elle ? Aurait-elle quitté la table sans demander la permission et serait-elle



punie ? Et tout le monde de rire à son retour. La bonne humeur est toujours de mise en 2014, tant mieux. Qu'à cela ne tienne, elle prend sa chaise et va s'installer dans son coin. S'ennuyant, elle est vite revenue en notre compagnie.

Allez, il est l'heure de rentrer dans les rangs et de nous diriger vers le camp militaire de St Cyr Coëtquidan situé au cœur de la forêt de Brocéliande. Dans

l'enceinte nous voyons quelques militaires tranquilles, des chars, des statues de chefs militaires, beaucoup de bâtiments et nous arrivons, enfin, dans la cour d'honneur Rivoli où se déroulent les cérémonies (présentation au drapeau, cérémonie des couleurs, remise des galons, des képis (appelée aussi « le petit soir »), des sabres et des casoars (appelée aussi « le grand soir »)...). Au centre de cette place veille le « Cavalier Marceau » Général des armées de la République. Sur le socle de cette statue quelques mots sont gravés : « Soldat à 16 ans, Général à 23, mort au combat à 27 ».



La cour Rivoli est bien plus qu'un lieu de mémoire, qui rappelle les grandes heures de l'armée française. Tous les officiers de l'armée de terre sont passés par Coëtquidan, qu'ils y soient entrés comme civil, soldat du rang ou sous-officier et quel que soit leur grade, de simple capitaine à

chef d'état-major de l'armée de terre, comme le Général Bertrand Ract-Madoux (promotion 1972). Saint-Cyr est considéré comme la voie royale pour accéder à l'élite, et ce n'est pas faux : 91 % des 177 officiers généraux de l'armée de terre en activité en 2011 étaient saint-cyriens.

C'est sur la place d'armes de Coëtquidan que se déroule chaque premier samedi du mois de novembre la cérémonie des Sabres et Casoars qui marque l'entrée dans la communauté des officiers des impétrants issus des trois écoles qui se trouvent sur le site.

Le 23 Mai 1947 l'Ecole prend le nom de l'Ecole Spéciale Militaire Interarmes (E.S.M.I.A.). Le 13 Décembre 1961 celle-ci est supprimée et donne naissance à 2 écoles distinctes : Ecole Spéciale Militaire de Saint Cyr (E.S.M.) élèves de recrutement direct et l'Ecole Militaire Interarmes (E.M.I.A.) élèves issus des corps de troupe. Puis le 1er Août 1977 une nouvelle école s'installe à Coëtquidan : l'Ecole Militaire du Corps Technique et Administratif (E.M.C.T.A.). Elle forme des officiers spécialistes de l'administration et de la gestion de l'armée de terre.



"Qu'ils soient issus de l'ESM, de l'Emia ou de l'EAM, les futurs officiers se regroupent sur la place d'armes pour la cérémonie des Sabres et Casoars. C'est un signe fort de l'esprit de corps qui unit tous ceux qui passent par Coëtquidan". Cette cérémonie rappelle la visite du duc d'Orléans à Saint-Cyr, le 27 juillet 1834, et marque la fin de la scolarité à Coëtquidan des élèves issus des trois écoles. C'est ce jour-là que les saint-cyriens entendent le fameux appel : "A genoux les hommes, debout les officiers !"



En dehors de ces cérémonies qui jalonnent la formation des futurs officiers, d'autres manifestations sont organisées sur la place d'armes de Coëtquidan. La plus emblématique est sans conteste la commémoration de la bataille d'Austerlitz, qui a lieu le 2 décembre. Baptisée 2 S par les saint-cyriens, cette célébration rappelle leur première grande bataille (en 1805) à travers une reconstitution sur un terrain adapté. S'ensuit un appel des promotions en grand uniforme sur la cour Rivoli. "La 2 S est une date importante pour tous les saint-cyriens, qui organisent dans le monde entier des réunions où l'on collecte des fonds au bénéfice de l'association la Saint-Cyrienne". Une quatrième cérémonie se déroule sur la place d'armes : il s'agit du parrainage des nouvelles promotions issues de l'ESM, de l'Emia ou de l'EAM par des anciens passés par l'école il y a vingt-cinq et cinquante ans.

Un adjudant (chef peut être) nous accueille et nous demande de ne pas stationner dans cette cour car elle ne supporterait pas le poids de notre Albatros (sous les dalles il y a du vide). Qu'à cela ne tienne, Jean Paul n'est plus à une manœuvre près.

L'adjudant sera notre guide dans la visite du site et du musée. Leur espace n'est pas négligeable puisqu'il cela représente 5 253 hectares ce qui représente 10 km Nord-Sud et 10 km Est-Ouest. Voilà un peu l'histoire du camp : Son origine remonte à 1873 où un camp temporaire fut installé. En 1878 le camp devient permanent et l'on procède à l'expropriation de 1 063 ha pour construire un champ de tir d'artillerie de 8,2 km de long sur 1,2 km de large. A partir de 1906 et jusqu'en 1912, 4 190 nouveaux ha sont acquis. Le champ de tir d'artillerie initial devient alors camp d'instruction national. Le camp accueille de nombreuses unités, jusqu'à 12 000 soldats en même temps en été. Des constructions en pierre de schiste rouge pour le camp permanent et en bois pour les baraques logeant les troupes en manœuvre. En 1927, on compte 545 bâtiments et le camp est divisé en îlots désignés par une lettre afin de s'y retrouver. Chaque îlot était organisé pour accueillir un régiment. De Mai à Octobre 1939, le camp accueille des réfugiés espagnols. Du 12 Septembre 1939 au 17 Juin 1940, le camp est commandé par les Polonais (l'armée polonaise s'est, en effet, reformée à Coëtquidan). De Juin 1940 à Juin 1944, le camp est sous occupation allemande. Les Allemands étaient déjà venus à Coëtquidan mais en tant que prisonniers de 1914 à 1917. De Juillet à Décembre 1944 ce sont les F.F.I. qui y stationnent. Pour clore cette période troublée, de Janvier à Juin 1945 ce sont les Américains qui s'en emparent. Ils s'étaient déjà implantés sur le camp pendant la 1ère guerre mondiale du 15 Août 1917 au 30 Juin 1939. Durant



ces 2 années, ils en avaient considérablement modernisé l'infrastructure ; notamment le réseau d'eau potable et la gare ferroviaire de Guer.

En 2004 rénovation et extension des bâtiments « vie » des élèves et construction d'un P.C. de formations. En 60 ans les élèves auront donc vécu par chambrées de 24 en 1945 dans des baraquements, puis de 12 en 1955. En 1965 ils furent logés par box de 4 puis en 1984 en chambre de 2. Dès 2006, les officiers élèves logent en studios individuels.

Le Musée du souvenir a été inauguré le 23 Juillet 1967. Il retrace l'évolution de la formation initiale des officiers français de l'Ancien Régime à nos jours.



Nous sommes accueillis, dans le hall d'entrée, par une immense statue « La France » de 9 mètres de haut et réalisée par Antoine Bourdelle en 1923 et que tout militaire salue en franchissant la porte du musée. Elle devait être érigée (40 mètres de haut), au départ, pour commémorer l'intervention américaine en 1917 mais ce projet n'aboutit pas. Elle fut détruite en 1961 puis restaurée, moins haute, et offerte aux Ecoles en 1967. Elle est installée devant le drapeau national rappelant que « les officiers ne servent pas un régime mais la France ». Au pied de la statue s'élève « la flamme du souvenir ». Puis nous voyons un tableau représentant le Premier Consul Bonaparte franchissant les Alpes au col du Grand

Saint Bernard le 13 Mai 1800, un mois avant la bataille de Marengo. Un peu plus loin on voit un chapeau vraisemblablement porté par Napoléon à Sainte Hélène après 1815. Nous pouvons aussi voir les tenues de tradition portées aux écoles de St Cyr Coëtquidan : grand uniforme d'officier du 1er bataillon de France surmonté du shako fleuri d'un casoar, tenue de parade des élèves de l'Ecole, tenue des officiers sous contrat du 4ème bataillon de St Cyr, etc....

L'uniforme des élèves à la création de l'Ecole spéciale militaire est celui de l'Infanterie. C'est à partir d'un règlement de 1823 que les sujets les moins brillants arborent sur leur habit des contre-épaulettes plates et raides, recouvertes de drap, à la place des simples pattes d'épaules qu'ils portaient auparavant. Les Saint-Cyriens surnomment rapidement galettes ces nouveaux attributs et ceux qui du fait de leurs résultats médiocres en sont pourvus, en tirent une fierté discutable. 1845 voit la mise en place d'une nouvelle tenue pour l'Infanterie ainsi que pour l'Ecole : tunique bleu nuit à col et pattes de parements



bleu ciel (couleur distinctive attribuée à l'Ecole), pantalon garance à bande bleu ciel et shako bleu agrémenté d'un pompon. Des épaulettes

écarlates de grenadiers remplacent pour tous les élèves les épaulettes des élèves d'élite et les galettes des moins bons du classement. Ceux-ci manifestent alors leur mécontentement en créant le chant de La Galette, devenu depuis le principal chant de tradition saint-cyrien.

L'uniforme de 1845 figure donc l'ancêtre du Grand Uniforme (le G.U.). Avec le temps, son caractère traditionnel ne cesse de croître et quand, en 1932, l'Ecole abandonne l'uniforme bleu horizon adopté après la Grande Guerre et retrouve celui que portaient les Cyrards en 1914, tout le monde salue le retour de « l'uniforme traditionnel ».

Aux années 1980 correspondent 2 évolutions majeures du G.U. D'abord avec l'arrivée de jeunes filles à l'Ecole. Il faut le « féminiser ». Puis, quand la scolarité à Saint Cyr passe de 2 à 3 ans, les officiers-élèves de 3ème année, devenus sous-lieutenants, reçoivent l'épaulette et la contre-épaulette d'or de leur grade.



A l'étage, pour ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'y aller, nous découvrons les grands personnages et les figures de légende formés par l'Ecole (Maréchal Bugeaud, le Maréchal Lyautey et son coran de poche car il aimait profondément le Maroc et voulait comprendre le peuple, Capitaine de Bournazel nommé « l'homme rouge », la lampe de chevet du Bienheureux Père de Foucauld, ancien Cyrien

devenu explorateur puis religieux et retiré à Tamanrasset dans le dénuement le plus absolu, la vareuse du Général de Gaulle et son porte document gravé de l'appel du 18 Juin et de la croix de Lorraine, la vareuse du Général Leclerc, le képi du Maréchal Juin, un blouson ayant appartenu au Maréchal de Lattre de Tassigny, une série d'armes d'Orient (poignards, dagues, cimenterres, yatagans, haches, pistolets, etc....) la Russie des Tsars est également évoquée ainsi que le Japon avec une coiffe de samouraï. Nous nous arrêtons aussi devant un objet bizarre : une bicyclette pliante, elle pouvait être portée à dos de fantassin. Expérimentée à partir de 1895, elle devait équiper des formations d'infanterie à marche rapide qui accompagnait les unités de cavalerie dotées des premiers chars. La « bicyclette Gérard » du nom de son inventeur, de marque Peugeot, équipera les groupes de « chasseurs cyclistes » en 1914.

L'Ecole Spéciale Militaire (E.M.S.) fut créée par le Premier Consul en Janvier 1802 à Fontainebleau, puis transférée à Saint Cyr (78) en 1808 dans les bâtiments de la Maison royale de Saint Louis. Ce lieu était, autrefois, réservé à l'accueil des demoiselles nobles et pauvres dont les pères étaient morts au service du roi.

La Maison Royale de Saint-Louis est un pensionnat, créé en 1684 à Saint Cyr (actuelle commune de Saint Cyr-l'Ecole, Yvelines) par le roi



Louis XIV à la demande de Madame de Maintenon qui souhaitait la création d'une école destinée « aux jeunes filles des gentilshommes tués ou ayant ruiné leur santé et leur fortune pour le service de l'État ». Elles devaient avoir entre sept et douze ans pour



entrer à la Maison Royale. Leur admission était décidée par le roi lui-même, après consultation du juge des généalogies de France qui devait s'assurer que la famille des postulantes appartenait à la noblesse depuis au moins 140 ans. Beaucoup de pensionnaires étaient filles, nièces ou orphelines de militaires ; si beaucoup d'entre elles venaient de Paris ou des environs, il y avait des élèves provenant de toutes les provinces de France et même de l'étranger, avec, par exemple, trois Québécoises dans les années 1750.



La maison pouvait accueillir 250 « Demoiselles de Saint-Cyr ». Elles étaient sous la responsabilité de 36 dames éducatrices ou « professes » et 24 sœurs « converses » assurant les tâches domestiques, auxquelles s'ajoutaient des prêtres et du personnel laïc.

Les élèves, âgées de sept à vingt ans, étaient réparties en quatre « classes » en fonction de leur âge. Elles portaient en guise d'uniforme une robe d'étamine brune rappelant les robes de cour, nouée de rubans dont la couleur indiquait la classe de l'élève : « rouge » de 7 à 10 ans, « verte » de 11 à 14 ans, « jaune » de 15 à 16 ans, « bleue » de 17 à 20 ans. Elles étaient coiffées d'un bonnet blanc qui laissait voir en partie les cheveux. Chaque classe disposait de sa propre salle dont les meubles et le décor étaient simples et reprenaient la couleur correspondante. Cette tenue et cette répartition par âges se retrouvaient déjà à Noisy.

En 1815, l'École est dissoute puis rétablie en 1818 au même endroit, et ce pour 122 années. L'École Saint Cyr a développé ses propres chants et cérémonies ainsi que son costume et le célèbre Casoar (oiseau proche de l'émeu et de l'autruche dont la grande plume rouge et blanche est devenue l'un des attributs typiques du shako, la coiffe des Saint-Cyriens). Ce plumet devient blanc et rouge, en plumes de coq, à l'occasion du voyage officiel à Paris, le 24 Août 1855, de la reine Victoria. Ce choix est fait par Napoléon III pour honorer son invitée car ces couleurs sont celles de la maison royale d'Angleterre). Le surnom de Casoar lui est donné, alors, car cet événement coïncide avec l'arrivée d'un de ces oiseaux à casque au Jardin d'acclimatation de Paris. Curieusement, les élèves se montrent alors peu favorables à ce nouvel accessoire dont l'École fait aujourd'hui son symbole. Par la suite le "casoar" est devenu la marque réglementaire du Saint-Cyrien. En Papouasie, Nouvelle Guinée, la tribu des Hulis considère les casoars comme leurs ascendants. Cet oiseau ne peut pas voler car il n'a pas d'ailes mais seulement des moignons. Ses pattes ont 3 doigts portant des griffes dont l'une est longue et pointue, arme redoutable. Un homme peut mourir d'un de ses coups de griffe. Il est solitaire et craintif mais dangereux s'il se sent menacé. Cet animal atteint 50 km/h.



C'est le Général De Lattre de Tassigny qui va créer l'Ecole sur le site de Coëtquidan en 1945 : école spéciale militaire interarmes. Celle-ci forme de jeunes civils reçus au concours externe, ainsi que des militaires au grade d'officiers français.



Et voilà la journée est terminée et nous devons songer à rentrer. Notre guide nous raccompagne et nous souhaite un bon voyage. Comme toujours cette journée fut pleine de rires, de bonne humeur, d'entraide.



# Mars 2014 : à la découverte des arts et métiers à St Gildas de Rhuy



Narration  
Brigitte Parey-Mans



## Sortie du Jeudi 13 mars 2014 à St Gildas de Rhuy (56) : visite du musée des arts et métiers

Un superbe soleil illumine le ciel bleu de cette fraîche matinée qui nous voit prêts à embarquer en direction de St Gildas de Rhuy, dans le Morbihan, pour une visite des commerces et métiers du passé. Nous sommes un peu plus de 20 au départ, encouragés par de belles prévisions météo.

Le voyage se passe sans encombre sous la maîtrise de Jean-Paul notre chauffeur et la houlette de René, presque orphelin sans son assistante, Elisabeth, qu'il surnomme affectueusement « Madame 100.000 volts » et dont l'absence est soulignée par de nombreux participants... Quelques exclamations joyeuses soulignent l'aperçu que nous avons de la mer du haut de notre car : nous restons de grands enfants ! Nous arrivons vers midi pour la pause déjeuner au relais « grain de poivre et fleur de sel » : tout un programme ! Nos hôtes nous accueillent très aimablement : le restaurant n'est ouvert que pour nous ! Notre repas est, comme à l'accoutumée, un bon moment de détente et de rires...

Nous nous dirigeons ensuite pour découvrir le musée des arts et métiers : notre groupe se sépare en 2 pour une visite guidée des commerces et ateliers d'antan.



Nous reprenons le chemin de l'école en pénétrant dans une salle de classe du début du XX<sup>ème</sup> siècle avec sa morale écrite au tableau et ses grands panneaux sur les murs (cartes, schémas, squelettes...) illustrant les leçons, précieux moyens mnémotechniques quelque peu oubliés. Notre guide émaille ses explications d'anecdotes et de devinettes amusantes.

Elle nous précède à travers des commerces reconstitués et nous amuse en chantant « a capella » les réclames qui, jadis, inondaient les ondes de la TSF. De nombreuses affiches publicitaires (Banania, Monsavon, Vache qui rit...) trônent d'ailleurs dans les magasins réhabilités : boucherie, épicerie, cordonnerie, pharmacie, confiserie, chapellerie... avec leurs devantures et comptoirs d'une autre époque... Quelques uns dans le groupe retrouvent des bribes de leur passé dans ces scènes recréées. De nombreux vieux métiers resurgissent devant nos regards nostalgiques, avec leur multitude d'outils et d'objets : le barbier coiffeur, le photographe, l'horloger, le bijoutier, le tonnelier, le menuisier, le ferblantier, le forgeron, le maréchal-ferrant, le charron, le géomètre, le bourrelier, le sabotier, le grainetier... Une panoplie complète des poids et mesures nous rappelle des notions oubliées où les hectomètres se confondaient avec les décalitres et les centigrammes ! Devant l'échoppe du sabotier, notre guide ne tarit pas de nous expliquer les particularités de chaque sabot dont certains sont assez curieux (ceux du braconnier, du moissonneur...)



Un intérieur de maison est représenté par quelques très beaux meubles d'époque (buffets, lits clos, trotteurs pour bébés, armoires...) dont notre guide nous conte l'histoire écrite dans les décors très symboliques gravés dans le bois par les maîtres ébénistes. Il nous est déjà arrivé d'entendre : « Ah, si les meubles pouvaient parler... », et bien ici, c'est le cas et ces armoires nous apprennent mille choses sur leurs propriétaires : étonnant !

Une autre échoppe d'antan présente une multitude de jouets anciens : voitures miniatures, trains, poupées, dinettes, meubles, dont certains exemplaires rares (et chers)...



Une étonnante collection de costumes bretons anciens, de coiffes en dentelles et d'objets liés au mariage suscitent ensuite notre intérêt et notre admiration. Notre guide nous indique qu'une dentellière aux fuseaux vient au musée régulièrement pour faire découvrir son savoir-faire

aux visiteurs. De même, quelques belles maquettes de ferronnerie sont l'œuvre d'un compagnon du tour de France, meilleur ouvrier de France. Ces animations sont plus fréquentes en période estivale.

Notre visite se termine par la boutique du musée qui propose de nombreuses reproductions de livres, de cartes postales et de réclames (pub) du siècle dernier. Dans un coin aménagé en bar des années 30, nos guides proposent un café ou une bolée de cidre à ceux qui le souhaitent, avant le départ.



Sous un soleil toujours aussi bienveillant, nous prenons le chemin du retour, la tête encore un peu dans les souvenirs passés mais l'esprit toujours en quête de nouvelles émotions...

# Mars 2014 : A la Compagnie des Indes à Port-Louis



Narration  
Elisabeth Renaud

## A LA DECOUVERTE DE LA COMPAGNIE DES INDES A PORT-LOUIS (56), LE 28 MARS 2014

Par une journée plus qu'incertaine concernant le temps, nous embarquons pour une nouvelle journée découverte dans le Morbihan.

Accueillis comme des reines et des rois par les restaurateurs, nous nous installons pour le déjeuner qui fut, comme d'habitude, excellent. Toujours la bonne humeur, les rires. Louisette, dont c'était l'anniversaire, nous a gentiment offert l'apéro. MERCI à toi. Nous en avons profité pour souhaiter aussi celui d'Annie.

Puis, nous ré-embarquons pour aller visiter le musée de la « Compagnie des Indes ». Le chemin pour arriver à la citadelle de Port-Louis est très chaotique sur les pavés. Comme on dit : « Tout se mérite » mais il faut avouer que cela secoue fortement.

Nous voilà enfin arrivés. Une jeune femme sera notre guide pour l'après-midi. Bon sang ! quel débit elle a. Pas facile de prendre des notes mais on fera au mieux.

Les origines de l'actuel Port-Louis se trouvent dans 2 petits bourgs de pêcheurs : « Locpéran » et « Locmalo » situés à l'entrée de la presqu'île et donnant sur le havre du Blavet et sur la petite mer de Gâvres. L'agglomération naissante prend le nom d'une des rivières dont elle domine l'embouchure : Blavet, le futur Port-Louis.

L'histoire montre une présence humaine romaine. Les Ducs de Bretagne utilisent le havre du Blavet comme mouillage pour leur « marine de galées » (galée : ancien nom des galères, navires de guerre à rames et à voiles). La citadelle, appelée Fort de l'Aigle s'étend sur 2 ha et fut édifiée à partir de Décembre 1590 sur les plans de Cristobal de Rojas, un ingénieur espagnol. En Février 1591 seuls le donjon et les bastions sont élevés (Bastion de Groix et Bastion Desmourier). A la fin du 16ème siècle, les Espagnols rentrent chez eux et Henri IV demande que toutes les fortifications soient détruites.

Ce n'est qu'en 1618 que le bourg prit le nom de « Fort-Louis », puis de « Port-Louis » en l'honneur du roi Louis XIII qui voulut en faire une ville fortifiée pour protéger le royaume des ennemis anglais, espagnols ou hollandais.

La citadelle de Port-Louis va connaître plusieurs phases de construction. Elles commencèrent sous la direction de Jacques Corbineau qui édifia les bastions de mer puis les casernements entre 1616 et 1622. Puis, en 1636 (guerre de Trente Ans), ce sera au tour de la demi-lune, ses fossés, la contrescarpe, le chemin couvert et les glacis. Les remparts sont édifiés entre 1648 et 1653 et entourent la presqu'île.

Sous la révolution, le Port-Louis prend le nom de « Port-Liberté » et la citadelle sert de prison aux Chouans, aux prêtres réfractaires pendant la Révolution, des conscrits réfractaires sous l'Empire. Le prisonnier le plus connu de la citadelle est sûrement Napoléon III qui y passera un court séjour en 1836, des communards. A la fin du 18ème siècle, l'économie de la sardine se développe grâce au regroupement de commerçants. Sous le règne de Louis-Philippe (1830-1848), la ville connut un renouveau grâce à la découverte de la conserve à l'huile, cette technique relança le commerce de la sardine. La pêche à la sardine, puis au thon, la vente de poisson frais et la construction des usines de conserves, ont permis à la ville de se développer. Au cours du 20ème siècle, Port-Louis subit une concurrence due à l'aménagement du port de pêche de Keroman en 1927.

En Juillet 1621 Louis XIII fait de Port-Louis le point de rassemblement de son armée navale. En Mars 1636, la guerre de Trente Ans (1618-1648) fait craindre une nouvelle occupation espagnole. Richelieu propose à Louis XIII de renforcer la citadelle en y construisant une demi-lune, un pont dormant, des fossés, une contrescarpe et un chemin couvert. Deux nouveaux bastions à orillons sont tournés vers la rade (Bastion de la Brèche) et vers le large (Bastion des Chambres qui servait aux soldats et aux gardes)...

Elle servit également de prison pendant la 2ème guerre mondiale où l'on y enferma les résistants. En 1941 les Allemands en font des bunkers de 3,50 m. de béton armé. Les alliés ont bombardé Lorient en 1943 afin d'empêcher les sous-marins de continuer à détruire la ville. Les bombes de 5,4 tonnes n'ont même pas percé les bunkers. Heureusement, il n'y eut que 250 victimes car on avait prévenu les gens de quitter la ville.



Après toutes ces explications, nous nous dirigeons vers la Place d'Armes où se trouve le Musée de la Compagnie des Indes, toujours cahin-caha sur les pavés. Face à nous, nous entrevoyons « la poudrière ». Pourvu que personne n'ait eu l'idée de mettre le feu aux poudres sinon... boum !

Ce musée retrace, de façon intéressante, l'histoire de cette prestigieuse compagnie. La fondation de Lorient, l'essor du 18ème

siècle, les équipages, les cargaisons, les comptoirs en Inde, en Afrique et en Chine, des cartes et des meubles illustrent cet important et fructueux négoce des 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècles. Une salle est consacrée à la marine de la Compagnie avec des maquettes de vaisseaux comme le « Comte d'Artois » ou le « Soleil d'Orient » sortis des chantiers de Lorient. Très belle collection de porcelaines chinoises aux décors et couleurs variés.



Depuis l'Antiquité, un espace de circulation des êtres et des marchandises englobe le plateau continental eurasiatique. Au début du 17<sup>ème</sup> siècle, l'intérêt des Etats pour le commerce international s'intensifie. Les itinéraires sont multiples, terrestres et maritimes. Ces routes fonctionnent souvent simultanément ou en régime de balancier lorsque des tensions politiques ou des conflits perturbent certains passages. Les routes sont connues en Europe sous le nom de 4 marchandises qui fascinèrent, longtemps, le monde occidental : route de l'Encens, route de la Soie, route des Epices et route de la Porcelaine.

Qu'est ce que la Compagnie des Indes ? C'est une association de commerçants qui ont reçu des droits de la part du Roi. Ils vont chercher les épices (au Moyen Age ce sont des denrées très précieuses), le poivre qui est aussi cher que l'or, le curry, la cannelle, la girofle, le café de Moka à l'Est du Yémen, le thé en Chine. Au Moyen-Age, on payait les impôts en épices (le mot « en espèces » vient du mot épices).

Les marins portugais s'élancent vers le Sud. En 1415 ils sont à Ceuta. S'ensuit une lente progression le long des côtes africaines : Les Açores (1439), Cap Vert (1456), Cap de Bonne Espérance (1488). Pédro de Covilha, envoyé secrètement en Ethiopie par les voies terrestres, y acquiert la conviction qu'il est possible de gagner l'Inde en contournant le sud de l'Afrique. En 1498 Vasco de Gama y est allé. Un pilote arabe lui dévoile les secrets de la navigation dans l'océan indien. Une nouvelle route commerciale vient de naître reliant directement l'Europe à l'Inde. Les Portugais s'insèrent donc dans un réseau commercial développé et cosmopolite.

Durant la seconde moitié du 16<sup>ème</sup> siècle, la France est ravagée par les guerres de religion et le pouvoir royal vacille. Il n'est donc pas question d'organiser des expéditions à destination de l'Asie. Pourtant quelques aventuriers français s'y risquent. En 1526 trois navires sont armés pour la Chine.





Plusieurs petites compagnies françaises se succèdent ensuite sur la route des Indes Orientales (Compagnie des Marchands, des Moluques, d'Orient, de Madagascar, de la Meilleraye. Louis XIV est convaincu qu'il lui faut rétablir la puissance navale de la France pour rendre sa grandeur au royaume. Dès 1661 il nomme J.B. Colbert Intendant des Finances. Celui-ci favorise le développement industriel, commercial et colonial de la France et fonde la 1ère grande compagnie de commerce maritime française.

La Compagnie des Indes Orientales a pour but de procurer au royaume l'utilité du commerce d'Asie et d'empêcher que les Anglais et les Hollandais n'en profitent seuls comme ils l'avaient fait jusqu'alors. La déclaration royale du 27 Août 1664 en énonce les privilèges : monopole du commerce avec l'Orient, droit de propriété des terres occupées, droit de justice souveraine, droit de battre monnaie, d'établir des garnisons, d'armer des navires de guerre et de commerce jusqu'au droit de l'esclavage. Son champ d'action s'étend des côtes d'Afrique au Japon, en incluant Madagascar et les Mascareignes, les côtes de la mer Rouge, de Malabar et de Coromandel, le Bengale, la Chine.



A la mort de Louis XIV la situation économique du royaume est désastreuse. Le financier John Law propose au Régent, Louis XV, une solution pour liquider la dette du pays. Il crée une banque royale, lieu de dépôt de l'or et de l'argent et la charge d'émettre des billets de banque gagés sur les bénéfices d'une entreprise commerciale. En 1719, Law fusionne l'ensemble des compagnies de commerce à privilèges (Compagnie des Indes Orientales, du Sénégal, de Chine, etc...) en une seule entité : La Compagnie perpétuelle des Indes,

elle-même intégrée à la banque royale. Même si le système de Law a été néfaste, voire fatal pour certains actionnaires, cette Compagnie française fut la plus importante tant par l'étendue de son domaine que de ses résultats commerciaux.

La devise de la Compagnie des Indes était « Je vais fleurir où je m'installe »

Dès 1661-1662, sous le contrôle de Colbert des missions de repérage explorent les côtes de l'Atlantique et de la Manche pour chercher des sites propices à la création de lieux d'escale et de chantiers navals. En 1664 il faut trouver un site portuaire pour la Compagnie des Indes. On s'est intéressé à Bayonne, Paimboeuf, Le Havre mais c'est Port Louis, au sud de la Bretagne, qui est choisi en Juin 1666 car il peut accueillir de grands navires et son ouverture sur l'Atlantique est moins exposée aux attaques anglaises et hollandaises que la Manche. Il est à proximité des ports militaires de Brest et Rochefort et du grand port de commerce de Nantes.





Le vaisseau de 60 canons « Soleil d'Orient » fut le 1er grand navire construit par la Compagnie et lancé en 1671. Les ouvriers disaient « je vais travailler à l'Orient » (d'où l'origine du nom Lorient). Ce bateau connu beaucoup de péripéties : démâtage et doit revenir à la Rochelle pour réparation. Il semblerait que le bateau contenant le trésor du Roi de Siam (pierres précieuses, épices) ait coulé près de Madagascar et qu'on ne l'ait

jamais retrouvé.

Les voyages étant très loin, très longs et très cher, il fallait que les bateaux soient résistants et faciles à manœuvrer. Mais comme il fallait ramener le plus de marchandises possibles, les coques sont plus renflées pour pouvoir mettre le maximum de marchandises. On utilisait 3 000 chênes de 200 ans pour faire un bateau et il fallait, au moins, un an et demi à 3 ans pour le construire. Il possédait aussi des canons à cause des guerres civiles en Inde.

De Lorient aux comptoirs d'Asie, les voyages sont très longs de 14 à 26 mois (dont 11 à 20 en mer). La navigation obéit à un calendrier strict car les voiliers doivent se plier à la loi des vents dominants. Au départ de l'Europe, l'appareillage se fait entre Octobre et Mars. Le retour depuis l'Asie se fait de Décembre à fin Février. La vie à bord est difficile. Sur les navires de 40 à 50 m. de long il y a plusieurs centaines de personnes (équipage, soldats, passagers). Dans ce milieu clos, soumis aux aléas climatiques, à l'humidité, au bruit, à l'ennui, les tensions montent vite. Les risques de maladie (malaria, typhus, etc...) d'accidents, de naufrages, de piraterie sont très fréquents. Le taux de mortalité était d'environ 15 à 20%. Sur 20 à 30 navires faisant le voyage chaque année, 4 en moyenne ne revenaient pas. Ils étaient environ 150 personnes dans 200 m<sup>2</sup>, il y avait un hamac pour 2 personnes. Les hommes n'avaient que 2 vêtements chacun, l'hygiène était déplorable. Il y avait un chirurgien de marine, mal formé à la profession. Si un homme s'était cogné et avait une grosse bosse, le chirurgien faisait une saignée sans anesthésie. Aie ! Les marins accomplissaient, en moyenne, 4 ou 5 voyages vers l'Orient. Les salaires des marins ne sont pas très élevés mais ils ont droit à des compensations importantes. Quelques marins vendent, illégalement, des marchandises pour leur propre compte. Les marchandises sont nommées « pacotille ». Si les petites pacotilles sont tolérées, les opérations de certains capitaines, allant jusqu'à 20% du fret et rapportant de véritables fortunes, sont sévèrement sanctionnées.



Dès le 15ème siècle, les Européens commercent sur les côtes africaines. Mais beaucoup de difficultés (manque de mouillage, maladies tropicales, climat etc....) les empêchent de s'implanter dans le continent. Ils construisent donc de nombreux petits forts au bord

des côtes. Les Français s'installent au Sénégal. Colbert confie le commerce sur les côtes d'Afrique et le monopole de la traite des esclaves à la Compagnie du Sénégal qui s'étend de la Mauritanie au Cap de Bonne Espérance. Une petite flottille remonte le Sénégal pour troquer des marchandises européennes contre la gomme arabique (utilisée en teinturerie, confiserie, apothicairerie) l'ivoire, le mil, les bestiaux, l'or, les esclaves. Il y eut 190 bateaux de traites (56 700 captifs) dont 152 en partance de Lorient dont 45 300 déportés par des vaisseaux de Lorient. Ils vivaient en fond de cale enchaînés. Les esclaves étaient déportés vers St Domingue (Haïti) ou en Louisiane. Les historiens estiment que les nations européennes ont déporté plus de 18 millions et demi de captifs d'Afrique vers les Amériques et les îles de l'Atlantique entre le 14ème et le 19ème siècles. L'esclavage fut aboli en 1848. L'Ile de Gorée qui disposait d'une rade abritée et d'une fontaine d'eau douce offrait une escale appréciée aux navires. C'était aussi un point d'embarquement des esclaves pour leur tragique voyage vers l'Amérique. Le privilège de la Compagnie pour le commerce avec le Sénégal prend fin en 1758.



Pourquoi cette traite négrière ? A partir du 16ème siècle, l'exploitation des immenses territoires du Nouveau Monde, colonisés par les grandes puissances d'Europe, demande une main d'œuvre abondante que les Indiens, décimés par l'exploitation et les maladies, et les émigrants européens trop peu nombreux, ne peuvent fournir. Les Européens iront donc la chercher en

Afrique en organisant un trafic d'êtres humains connu sous le terme de « traite négrière » ou de « commerce triangulaire ». Les navires négriers partaient d'Europe avec des marchandises qu'ils échangeaient sur les côtes d'Afrique contre des captifs, fournis par certains royaumes ou négriers africains. Cette « marchandise humaine » était ensuite transportée dans des conditions atroces vers les mines et plantations d'Amérique et de l'océan indien où elle était vendue aux colons, puis réduite en esclavage. Le gain de cette vente permettait aux armateurs négriers d'acheter les marchandises produites par les esclaves (sucre, café, cacao, coton, tabac, indigo...) pour les revendre en Europe. Les profits liés à la traite et à l'esclavage étaient donc triples : vente de marchandises européennes et indiennes sur les côtes d'Afrique, vente de captifs noirs et de matériel aux colons d'Amérique, vente de produits coloniaux à l'Europe et au marché intérieur américain. Au début les armateurs privés français participent librement à ce commerce. Mais en 1720, le Roi de France confie le monopole de la traite négrière à la Compagnie perpétuelle des Indes. Elle use de ce privilège à partir de 1723 et envoie la main d'œuvre servile vers 3 territoires dont elle assure la mise en valeur : St Domingue, Louisiane et Mascareignes.



La France tente de s'implanter d'abord à Madagascar. Mais l'hostilité des populations locales et les querelles intestines entre colons aboutissent au massacre de la colonie en 1674 et à l'abandon de ce projet. L'intérêt de la France se reporte sur les Mascareignes, archipel situé à 800 km de Madagascar et formé de 3 îles principales : l'île Bourbon (La Réunion), l'île de France (île Maurice) et l'île Rodrigue. La compagnie entreprend d'y développer l'agriculture afin de ravitailler les navires en escale. Au milieu du 18<sup>ème</sup> siècle, l'île Bourbon compte 80% d'esclaves et l'île de France 85%. La Compagnie décide de développer plutôt la culture du café sur l'île Bourbon qui devient la grande richesse de l'île. Puis face à la concurrence du café des Antilles, l'intendant Pierre Poivre introduit la culture des épices : clou de girofle, muscade, cannelle et l'île s'oriente également vers les cultures vivrières (riz, maïs, légumes secs). Comme l'île de France dispose d'un abri important en tout temps, le gouverneur Mahé de la Bourdonnais y aménage un port doté des mêmes équipements que ceux d'Europe (arsenal, chantiers de construction et réparation navale, casernes, entrepôts, hôpital, bureaux).



En 1617, les Français essaient de s'implanter à Pondichéry sur la côte est de l'Inde. Sur cette côte pourvue de sources d'eau potable, les Français bâtissent une ville à l'européenne avec ses fortifications et ses installations commerciales. Pondichéry devient le chef-lieu des établissements français en Inde. Presque toutes les marchandises achetées en Asie sont rassemblées dans les entrepôts de Pondichéry avant leur expédition vers Lorient. L'Inde est un enjeu de taille pour la Compagnie française. On s'y procure le poivre, le salpêtre (pour la poudre à canon), les cauris (coquillage servant à la traite en Afrique), le bois rouge -teinture) et les textiles qui constituent les  $\frac{3}{4}$  des cargaisons de retour (coton, soie brute et tissus de soie). C'est important car on ne sait pas tisser le coton chez nous. De plus le tissu indien est facile à entretenir, souple, fin et les couleurs sont vives.



Deux particularités des textiles : la finesse des toiles de coton tissées et la qualité de leur impression. Pour cela ils utilisaient des plaques avec des motifs pour imprimer leurs tissus. A un certain moment tout ce commerce fut interdit pour protéger le marché local mais, malheureusement, il y eut beaucoup de contrebande faite par les marins et les officiers de la Compagnie des Indes.

Puis l'Occident se tourne aussi vers la Chine. Hormis quelques articles particuliers comme les miroirs et l'horlogerie, les produits occidentaux se vendent mal en Chine. L'essentiel des cargaisons de retour est : soie brute et soieries, thé de différentes variétés, porcelaine, rotin, gingembre, rhubarbe, laques, papiers peints, éventails et produits médicinaux. Le commerce avec la Chine s'exerce dans des conditions très restrictives. Les Chinois tolèrent le commerce avec les nations européennes mais

interdisent complètement l'accès à l'Empire. Seul le port de Canton leur est ouvert. La ville est interdite aux étrangers. Des factoreries (ou hong) entrepôts et lieu de résidence leur sont loués dans les faubourgs en bordure des quais. Les marchands y séjournent uniquement le temps de la saison commerciale soit d'Août à Janvier. Des chaloupes chinoises faisaient la navette entre le port et les bateaux (car eaux peu profondes) afin d'acheminer la marchandise.



Ce qui prédomine en Chine ce sont les porcelaines. La porcelaine est un mélange porté à très haute température (1350°C) de deux constituants (le kaolin et le petuntse) finement broyés. Elle est caractérisée par l'utilisation d'une seule couleur, le bleu de cobalt. Le « bleu et blanc » comme on les appelait a été un succès sur le marché européen. Nous avons vu une porcelaine en forme de saucière. En fait c'est un « bourdaloue ». Il doit son nom au prédicateur jésuite de Louis XIV, Louis Bourdaloue dont la longueur des sermons obligeait, dit-on, de se munir de ce récipient en forme d'urinoir. Puis il y avait aussi « la famille verte » développée sous le règne de l'empereur Kangxi (1662-1722) porcelaine où dominent les émaux verts issus de l'oxyde de cuivre. Puis vient « la famille rose ». Sa naissance est liée à l'histoire des échanges entre Orient et Occident aux 17ème et 18ème siècles. Puis les grands noms de l'aristocratie française commandèrent au 18ème siècle des services de porcelaine ornés de leurs armoiries. Un plat aux armes de France, d'azur à 3 fleurs de lys d'or est un vestige du service commandé par Louis XV et exécuté en Chine entre 1730 et 1740.

Au terme de 18 à 22 mois d'absence et d'un long voyage de retour depuis la Chine, l'Inde ou les îles, les équipages des navires sont très contents de voir la citadelle de Port-Louis. Les marchandises sont débarquées et stockées dans les entrepôts de Lorient et vendues aux négociants du royaume ou à l'étranger. Dans un premier temps, les ventes se déroulent à Nantes ou à Saint Malo. En 1734, Lorient devient aussi le siège des ventes. Les produits vendus par la Compagnie doivent acquitter un droit d'entrée dans le royaume de 3% de leur valeur.

A l'issue de la guerre de Sept ans (1759-1763) la France perd une partie de son domaine colonial : le Canada, Saint Louis et Gorée au Sénégal, Pondichéry et les comptoirs indiens. Le trafic avec la Chine est interrompu. En 1790 la Compagnie perd ses privilèges et à partir de 1792 elle se trouve en liquidation définitive.

Du 17ème au 18ème siècles, la saga des Compagnies des Indes françaises n'aura duré qu'un peu plus d'un siècle. A peine quelques décennies d'une incroyable aventure maritime, commerciale, diplomatique, humaine à travers 3 océans et 4 continents.



Et nous voilà de retour dans notre 21ème siècle. Nous ré-embarquons et rentrons chez nous après avoir « bien ramé » à travers ces dédales et sur les pavés de cette citadelle. A bientôt pour de nouvelles aventures.

# Juin 2014 : sur le canal de Nantes à Brest



Narration : Elisabeth Renaud

## Journée découverte du 3 juin 2014, balade en péniche sur le canal de Nantes à Brest (44)

Comme l'an dernier, à quelques jours près, les regards des participants se tournent vers le ciel pas très engageant. Est-ce le fait du hasard ? Est-ce que René va nous assurer que cela va s'arranger ? Il semble moins convaincu cette année.

Nous embarquerons sur la péniche « Cap Vert » comme l'an dernier mais d'un autre endroit. Cette fois-ci nous partirons de Nort sur Erdre. Depuis le départ de Rennes tout se passe bien, pas de pluie, pas de circulation, tout devrait être parfait. Oups ! Ai-je parlé trop vite ? Ben oui. En effet, lorsque nous arrivons au point d'embarquement, il nous est impossible d'y accéder à cause de voitures mal garées. Nous discutons avec le capitaine de la péniche. Après quelques échanges et un certain temps d'attente, les propriétaires viennent ranger leurs véhicules.



Ce n'est pas le tout maintenant il faudra toute la dextérité, l'habileté, les compétences de Jean Paul pour approcher notre « Albatros » de la passerelle et ce n'est pas une mince affaire, croyez-moi. 3 gilets jaunes sont de sortie, un à l'arrière du car, un sur le côté et un devant afin de faire la circulation le temps que notre Jean Paul national puisse faire ses manœuvres en marche arrière. En 2 manœuvres tout est bouclé. Chapeau à Jean Paul.

A peine le car entré dans le petit chemin, que voilà une voiture de police. Ouf ! Le transfert des personnes peut se faire. Nous voilà enfin partis, un peu en retard par rapport à l'horaire mais bon... ça va le faire. Tiens nous n'avons pas eu les consignes de sécurité comme l'an dernier !

On ne peut pas dire que le temps soit super mais bon, pour l'instant, il ne pleut pas. Tout notre petit monde est d'excellente humeur, blague, rit, sourit. Bref, la bonne ambiance quoi.

Quelques randonneurs et cyclotouristes, circulant sur le chemin du halage, nous saluent. Passages obligatoires des écluses. L'éclusier est charmant et blague avec nous. Nous le retrouverons tout au long de notre parcours. Ah ben il va plus vite que nous, il est motorisé ce brave homme.



A l'une des écluses, intriguée par un outil qui ressemble étrangement bien à un râteau avec un très long manche, je demande à l'éclusière à quoi il sert. C'est tout bête : c'est bien un râteau et il sert à récupérer les bouts de bois ou autres déchets dans le canal.

Eh quelques petits gargouillis se font entendre. Ne serait-ce pas l'heure de la becquée ? Beaucoup moins de mal pour s'installer autour des tables cette fois. Notre repas a été pris dans la bonne humeur, comme d'habitude, chacun appréciant un repas simple mais bon. Mais qu'apercevons-nous par les hublots ? Tiens, tiens ne serait-ce pas quelques ronds dans l'eau ! La pluie s'est invitée mais nous sommes à l'abri. Ce fut de courte durée. Pendant que nous prenions notre dessert, la péniche redémarre et fait demi-tour. Et oui il faut déjà penser au retour. Nous remontons ensuite pour profiter du paysage, puisqu'il ne pleut pas. Le calme est de mise, chacun discutant de choses et d'autres. Entendez-vous le bruit du silence ? (comme avaient chanté Simon et Garfunkel).



Nous arrivons tous à bon port, nous débarquons, discutons un peu avec le capitaine et son collègue tandis que les participants remontent petit à petit dans le car.

Et voilà notre balade terminée. Retour à Rennes sans encombre. Nous sommes même en avance sur l'horaire. Comme d'habitude, nous sommes enchantés par cette journée superbement organisée par René. Nous pouvons tous lui dire un GRAND MERCI pour son dévouement.

# Juillet 2014 : le village breton de Poul-Fétan

Narration  
Elisabeth Renaud



## Journée découverte du 8 juillet 2014 au village breton de Poul-Fétan (56)

Et voilà pour notre dernière sortie avant les vacances, 23 gais lurons s'en vont à la campagne sur les traces des familles paysannes d'antan. Le soleil n'est pas encore au rendez-vous mais bon... la bonne humeur sera de mise j'imagine.

Tout se passe bien jusqu'à l'arrivée. Mais là... confrontation avec les 1ers obstacles. Pour atteindre le village, Il y a une descente un peu raide pour les personnes en fauteuil et les bras musclés de nos braves hommes bénévoles seront fort appréciés. Mais il y a des personnes plus téméraires que d'autres et qui descendront sans aucune aide, doucement et avec beaucoup de dextérité. Ouf ! tout le monde est descendu. Mais un autre grand obstacle nous attend. Le restaurant n'est pas accessible pour les fauteuils (2 hautes marches). L'énerverment des responsables commence à poindre et il faut trouver une solution rapidement. Nous voyons une fumée sortir des cerveaux de nos hommes, qui, encore une fois, ont fait marcher leurs méninges avec vivacité. Ils ont mis des planches épaisses et les rampes du car puis, ont fait monter les fauteuils avec beaucoup de brio et de compétences. Un GRAND MERCI et BRAVO aux 2 René, à Patrick, à Francis et à notre chauffeur Jean François.

Notre amie Brigitte nous a très gentiment offert l'apéritif car elle avait fêté son anniversaire quelques jours auparavant. Tiens, un air de flûte ! Jean-François a entonné « Joyeux anniversaire » repris par





le chœur des participants. Puis est enfin venu le repas, chacun choisissant parmi les plats typiques à base de produits du terroir local, proposés par le serveur en habits d'antan. Pas toujours facile de se décider. En entrée, quelques uns se sont délectés d'une soupe, où nageaient des petits pois, mangée avec une cuillère en buis. Eh ben je peux vous dire que ce n'est pas facile avec une toute petite cuillère. Tu parles tu prends 3 petits pois à chaque fois et le bouillon tombe. Quel boulot ! Bref chacun a mangé à son goût. Les cuillères sont suspendues à un "tourniquet" au dessus de la table. De temps en temps, le repas est agrémenté d'un air de flûte ou un chant entonné par Jean-François et repris par les participants. Merci à lui.

Puis est venu le moment de quitter ce resto. Tous les fauteuils ont été descendus en marche arrière. Là encore un grand merci à nos hommes. Que ferions-nous sans eux ? et eux sans les femmes ?



Nous partons enfin à la découverte de ce village aux chaumières en toit de chaume. Nous marchons sur les traces de familles paysannes du 16ème siècle. Bâti au 16ème siècle, Poul-Fetan se situe sur le haut d'un vallon encaissé dominant la vallée du Blavet dans le sud Bretagne. Au 17ème siècle les fermes appartenaient à deux familles de riches paysans, qui les louaient à d'autres, plus modestes.. Bien plus qu'un écomusée, les

nombreuses animations font revivre le quotidien des paysans de la Basse-Bretagne au 19ème siècle.

Mais au fait que veut dire ce nom de village car c'est du breton ? « Poul » veut dire « lavoir » et « Fétan » veut dire « fontaine ». Donc Poul Fétan veut dire « le lavoir de la fontaine ». La présence de plusieurs sources a permis l'implantation d'une ou de plusieurs fermes dès le 16ème siècle. Le lavoir et la fontaine qui l'alimente ont d'ailleurs donné au village son nom breton.

Poul-Fetan est un village de paysans mais abrite également des artisans, notamment un tisserand et un maçon. Les habitants du village vivent pour la plupart quasiment en autarcie, consommant les céréales qu'ils cultivent et fabriquant eux-mêmes leurs vêtements et outils. Néanmoins, les paysans ne vivent pas repliés au village ; les occasions sont en effet nombreuses de sortir du village (marchés, foires et fêtes) ou au contraire de recevoir des visiteurs (mariages et grands travaux) et les colporteurs apportent marchandises et nouvelles.



La vie quotidienne des paysans bretons vers 1850 est placée sous le signe du travail. Les paysans parviennent néanmoins à se ménager des moments de convivialité et de partage. Toutes les occasions sont bonnes pour s'évader d'un quotidien souvent rude, même les

grands travaux des champs sont prétextes à des concours entre jeunes hommes désireux de faire montre de leur force.



C'est principalement lors des pardons et fêtes paroissiales que se pratiquent les jeux traditionnels.

On recense plus d'une centaine de jeux traditionnels en Bretagne. En effet, comme pour les costumes ou la danse, l'esprit de clocher, la rivalité entre paroisses voisines est telle que chacun apporte des variantes aux règles « universelles » afin de se constituer un jeu particulier, parfois même unique. Cette rivalité inter-paroissiale se révèle notamment dans la pratique de sports tels que la soule ou le gouren.

La soule représente l'ancêtre du football ou du rugby. Le ballon est constitué d'un sac de cuir bourré de son de céréales. Le but est d'emmener le ballon dans le camp adverse. Le gouren est une lutte bretonne, se pratiquant traditionnellement sur de la sciure.

Ces jeux n'ont pas souvent été vus d'un bon œil, notamment par l'Eglise, considérant que cela entraînait des débordements (ce qui n'est pas tout à fait faux car le jeu s'accompagne souvent de la boisson), mais surtout que cela distrayait leurs ouailles de la pratique religieuse.

Les jeux traditionnels peuvent être classés en plusieurs catégories :

- Jeux d'adresse : quilles, palets, boules
- Jeux de force : lever perche, essieu (Tradition Celte et rôle mythologique des forgerons, il s'agit d'un jeu de lever de poids) lancer bottes, course de meunier, tir à la corde, le baz-yod, (ou court-bâton tire certainement son origine de la corvée de préparation de la bouillie qui nécessitait l'utilisation de ces "baz yod" ou "bâton à bouillie". Ce jeu nécessite une planche et un bâton. Deux partenaires sont assis par terre, face à face. Il s'agit de pousser, chacun de son côté, la planche avec les jambes, et de tirer le bâton vers soi. Le gagnant est celui qui arrive à tirer le plus fort !
- Jeux de pâtous, jeux buissonniers
- Jeux de veillées : « main chaude », bras de fer
- Jeux de café : dominos, cartes, birinic (jeu de 9 quilles en bois qu'il faut faire tomber à l'aide d'une boule tenue par une corde au bout d'un mât), billards...



Nous nous dirigeons vers le lavoir où nous attendent 3 lavandières qui n'arrêtent pas de jaqueter et de raconter l'histoire de ce dur labeur.

Pour ces femmes, qui contrairement aux hommes ne jouissent d'aucun loisir, le lavoir devient vite un lieu de rencontre vers lequel convergent tous les cancans du village ou du



quartier, lieu où les langues s'actionnent aussi vives que les battoirs, lieu enfin où se tisse une complicité, où se noue une solidarité de cette population accoutumée aux malheurs. Les lavandières ne mâchent pas leurs mots : pour un oui ou pour un non, ce sont des ragots et potins à n'en plus finir, chacune y met son grain de sel. Si bien que l'endroit ressemble aussi parfois à une véritable basse-cour où viennent caqueter celles que, bientôt, on appellera les «poules

d'eau». Heureusement, les chants résonnent souvent, comme sur le pont d'un bateau, pour se donner de l'ardeur à l'ouvrage. Il faut dire que les conditions de travail y étaient très pénibles : les mains, plongées dans l'eau froide et parfois glacée l'hiver, en ressortaient meurtries, gercées et crevassées. Les lavandières, peut être fatiguées, demandent des volontaires pour battre et tordre le linge. André est toujours partant pour aider. Et le voilà qui tape, tape, tape tout en caquetant aussi puis tord le linge avec la lavandière. Ah bravo André, tu te débrouilles pas si mal que ça. Si la machine à laver tombe en panne, je pense que ta femme n'oubliera pas ce passage au lavoir.

Puis nous nous dirigeons pour voir la fabrication du beurre. Il s'agit de battre la crème fraîche jusqu'à obtention de deux produits différents : un produit solide appelé beurre et un produit liquide appelé lait ribot, petit lait ou lait de beurre.

La production laitière étant faible (900 litres par an et par vache) et le cheptel réduit (3 ou 4 vaches par famille en moyenne), le barattage ne s'effectue qu'une à deux fois par semaine. Le jour du barattage, la femme se lève plus tôt afin de baratter avant de s'atteler aux autres tâches (soins aux animaux, repas, traite...). Elle utilise une baratte à pilon en bois ou en terre cuite. Le



beurre sorti de la baratte est lavé, salé, enveloppé dans des feuilles de choux ou des toiles de chanvre et placé dans un endroit frais pour être conservé jusqu'à sa vente. Philippe VI (cousin de Louis X) institua la gabelle (impôt sur le sel). Pourquoi avons-nous du beurre salé en Bretagne ? Grâce à Anne de Bretagne. En fait, sa fille Claude apporte le duché en dot à François 1er, en échange de privilèges comme l'exemption de la gabelle.

Le marché regroupe de nombreuses paysannes. Afin de se distinguer, chacune décore son beurre avec un motif particulier. Les acheteurs recherchent les beurres les plus jaunes aussi les paysannes placent-elles parfois de l'ortie dans la baratte afin d'obtenir un beurre jaune et s'assurer de la vente.

Puis nous allons vers l'écurie. La jeune femme nous présente « Danseur » un postier breton qui devrait nous faire vivre le broyage de l'ajonc. Elle nous présente la race « Postier Breton » et explique la gestion de la lande autrefois. Une fois le cheval attelé au manège en bois, qui actionne le broyeur à lande, celui-ci tourne la roue qui entraîne le broyeur. Mais Danseur a décidé de faire sa forte tête, il fait un demi-tour puis s'arrête,



les oreilles en arrière. Mauvais signe. Après un certain nombre de sollicitations, il repart pour  $\frac{1}{4}$  de tour puis stoppe. Décidément, il ne veut pas travailler. Ce sont des enfants qui sont mis à contribution pour faire tourner le manège.

« Monsieur Danseur » commence à pâturer et ne veut plus bouger d'une semelle. Il ne veut même pas rentrer à l'écurie. Un cheval est-il aussi têtue

qu'un âne ? Tout semble l'indiquer.

Nous n'allons pas visiter autre chose car l'heure du départ va bientôt sonner. Beaucoup d'autres animations sont proposées : Découverte de l'alimentation, travail du chanvre, filage, tissage, teinture, repassage de coiffes et quelques expositions libres (costumes, exposition sur la langue bretonne, cellier en 1850....) mais l'heure du retour est arrivée.

Voici encore une journée bien remplie où le soleil a bien voulu nous envoyer ses rayons pendant la visite.

Voici l'heure de se quitter pour quelques mois. Ce fut, encore une fois, une année pleine de bonne humeur, de découvertes, de gentillesse, d'entraide, de rires, bref un très bon cru 2014.

Bonnes vacances à chacun d'entre vous et à la rentrée pour de nouvelles aventures.



# Octobre 2014 : le Terrarium de Kerdanet



22170 Plouagat

Narration  
Elisabeth Renaud

## Découverte du Terrarium de Kerdanet, à Plouegat (22), le 2 octobre 2014

Un petit groupe reprend le chemin des journées découvertes après une pause de 2 mois et demi. Comment allez-vous ? Le ciel semble clément mais... on verra à la fin de la journée.

Un bon repas nous attend au restaurant de la Ville Andon. Il a fallu toute la dextérité de Jean Paul, notre chauffeur, pour passer entre deux murailles et entrer dans la cour. Nous sommes toujours en extase devant son savoir faire. Bravo à toi.

Un des participants nous dit de venir explorer la cheminée. Qu'allons-nous y trouver ? Oh, que d'andouilles, que d'andouilles suspendues et prêtes à être fumées. Les taquineries vont bon train également et la bonne humeur est là.



Après ce repas totalement local et artisanal, nous nous dirigeons vers le terrarium qui présente de façon unique et original, en milieu naturel reconstitué, des animaux dits "mals aimés" tel que : des couleuvres, vipères, lézards, crapauds, salamandres, couleuvres asiatiques, anacondas hybride jaune mesure 3,50m, le vert mesure jusqu'à 8 mètres, python birman mesure 4,50 mètres, le python réticule mesure de 4 à 9 mètres (la hauteur de 3 étages) crotales, cobras, varans, geckos, iguanes, le serpent des blés, le serpent roi « faux corail » de Californie, boas, la tortue d'Hermann de Grèce, le mocassin à tête cuivrée, le dragon d'eau et la famille de crocodiles à front

large mesurant de 1,50 mètres à 1,80 mètres. La femelle crocodile pond de 10 à 20 œufs, l'incubation étant de 100 à 120 jours. Leurs œufs ressemblent aux œufs de poule et donc se cassent. Le crocodile mange toutes les semaines ou toutes les semaines et demi des petits lapins, des poussins. Une astuce pour les attraper il suffit de leur mettre une serpillière mouillée sur les yeux. Tous ces animaux, la fine fleur de la faune exotique à sang froid, se prélassent dans les bassins.



Pierre Quistinic, le propriétaire, n'a que 10 ans quand il creuse sa 1ère fosse à vipères dans le jardin de ses parents, prélude d'une passion dévorante. Ancien fonctionnaire de police, il est devenu malgré lui, l'une des références dans l'herpétologie entre conférences et projet de banque de sérum anti-venin qui a vu le jour en 2003.

Pierre Quistinic, l'âge venant, a, depuis quelques années, décidé de fermer le vivarium de son terrarium. Il a commencé à faire don de ses animaux à différents zoos. S'il décide alors de réduire sa collection de reptiles exotiques des deux tiers, il pensait continuer à développer les terrariums extérieurs pour les tortues méditerranéennes, ainsi qu'une grande mare pédagogique.

Mais c'était sans compter sur Katell, la fille de la maison, qui vient de terminer son cycle d'études pour devenir écologue. « Quand j'ai vu partir les serpents, nés comme moi en 1989, avec qui j'ai grandi, que je manipulais, j'ai décidé de reprendre le flambeau » explique la jeune femme. Alors, père et fille se sont attelés à la tâche pour redonner vie aux installations qui ont vieilli et qui, peu à peu, se vidaient.



Nous pénétrons dans le vivarium, chauffé à 30°C. Woah ! quelle calor ! Pierre nous présente, en premier lieu, 2 reptiles (vipère et couleuvre) en plâtre et nous demande quelle est la différence. Grand silence parmi les participants, chacun réfléchissant. Puis un de nous se lance et dit que la vipère a des rayures sur le corps et pas la couleuvre. Oui, bonne réponse. Pierre nous dit : « Oublions les idées reçues de la tête triangulaire et la queue, c'est faux ». Retenons une chose c'est que la vipère a des dessins comme des traces de roues de tracteur.

Rappelons-nous également que la vipère mord tout le temps mais que les couleuvres peuvent mordre aussi. Certains serpents peuvent manger un animal plus gros qu'un lapin. Les couleuvres à collier pondent fin Juin et accouchent fin Septembre. Le bébé couleuvre mesure 15 cm lorsqu'il sort de l'œuf.

Puis nous voilà partis à la découverte du terrarium à l'extérieur pour y rencontrer 5 vipères peliades, 2 vipères aspic venant de l'Europe Centrale, du Nord de la France, de



Bretagne, du centre de l'Asie. La femelle a des zigzags marrons et le mâle des zigzags noirs ce qui permet de les différencier. Leur venin est rarement mortel. Elle essaie de mordre quand on la capture.

La tortue d'Hermann vit de 50 à 80 ans, mange des végétaux (ortie, plantain, trèfle, pissenlit, mâche, endive et « en dessert » des fruits : cerise, framboise, fraise, mûre). Le régime alimentaire des tortues terrestres (herbivore et frugivore)

Nous apercevons, également, des tortues de Turquie, la tortue cistude d'Europe nourrie avec du poisson, des grenouilles, des escargots dos noir. Nous la reconnaissons car elle a des tâches jaunes sur le ventre, les pattes et la tête. Il y a environ 250 tortues terrestres et aquatiques. Tiens, quel est ce bruit . Ah des grenouilles rieuses. Ah ben tu en fais du bruit, évidemment ça ne peut être que le mâle !!! Ben oui il n'y a que lui qui fait du bruit, la femelle est beaucoup plus discrète et ne se fait pas remarquer.



Oh ! un hélicoptère miniature qui fait du surplace. Mais non, voyons c'est une belle libellule.

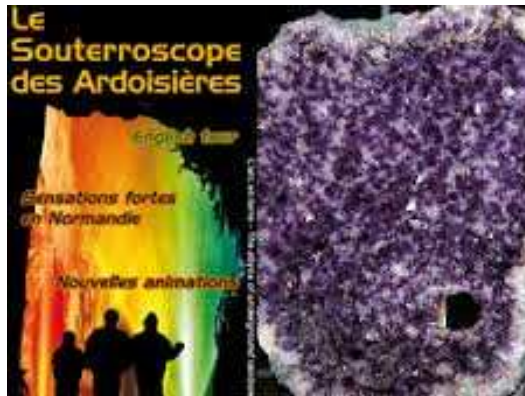
Puis à la fin du parcours, nous découvrons une maison de retraite +++ 60 ans. Il y a peu de monde pour le moment. 4 courageux participants (qui veulent garder l'anonymat) ont suivi Pierre pour aller caresser un serpent des blés (une espèce non venimeuse). Ils ont caressé l'animal, il est tout doux, on ne sent même pas les écailles. On pensait toucher quelque chose de froid mais pas du tout, encore une idée reçue. Il fallait, au moins, le courage de ces 4 personnes pour tordre le cou aux préjugés qui leur collent aux écailles. Alors les autres participants, toujours aussi craintifs ?

En résumé, il y a 50 espèces de reptiles et d'amphibiens qui évoluent sur le site. Nous pouvons ressentir l'amour de Pierre pour ces animaux souvent « mal aimés ». Pour nourrir les serpents, le terrarium possède un élevage de souris, de rats, de grillons, de vers de farine et de blattes et achète, toutes les 6 semaines, une dizaine de lapins. Il faut savoir qu'un python réticulé peut ingurgiter une chèvre sans être repu.

Après toutes ces belles découvertes et le frisson de la fin avec la caresse du serpent, nous prenons la route du retour dans la bonne humeur.



# Octobre 2014 : le Souterroscope de Caumont l'Eventé



Narration  
Elisabeth Renaud

## Découverte du Souterroscope de Caumont l'Eventé (14), le 30 octobre 2014

La petite troupe de 23 personnes s'en va vers un site inconnu pour la dernière journée découverte 2014. Nous accueillons 2 nouveaux participants : Alexandra et Alain ainsi que 2 nouveaux chauffeurs bénévoles : James et Pierre. James s'est un peu perdu dans la campagne en allant chercher un participant à Chateauneuf. Ouf ! le voilà enfin avec une demi heure de retard. Pas grave, l'important c'est qu'il se soit retrouvé et soit arrivé au lieu de rendez-vous.

Le soleil sera de la partie et daignera nous accompagner pendant cette journée. Au moment du repas il nous manque 3 personnes. Pas d'inquiétude pour le moment car elles viennent directement au restaurant, elles connaissent la route. Après avoir attendu quelque temps et ne les voyant pas arriver, nous commençons à manger (en effet le temps nous est compté comme d'habitude). Vers 12h30 coup de fil : elles ont eu une déviation mais elles arrivent. Nouveau coup de fil vers 13h, à cause des travaux, elles se sont perdues mais elles arrivent. Après bien des va et vient dehors de la part de René et Elisabeth, nous voyons pointer le bout de nez de ces 3 participantes. Ah ben enfin !!!! Elles devront manger avec un lance-pierres. Serait-ce la journée des pertes ?

Puis 3 groupes sont constitués pour une balade souterraine. Mettez votre petite laine, il fait frisquet là-dessous (12°). Une dame nous coiffe d'un casque obligatoire (nous avons





vraiment l'air de mineurs) pour nous protéger de la voûte parfois basse des galeries, donne une lampe à chaque groupe et nous partons pour une aventure extraordinaire sur les traces des hommes venus, à la fin du 19ème siècle, creuser le sol inondé et extraire l'ardoise de Caumont l'Eventé.



Ainsi équipés, nous nous enfonçons dans les entrailles de la terre (30 mètres sous terre). Nous allons nous arrêter dans la « salle du lac » L'audiovisuel « De l'eau sous le bocage » explique le circuit de l'eau dans l'environnement et raconte le long chemin de l'eau, des pluies à la formation des nappes. Puis le temps fort de la visite : Le gouffre. Au loin nous sommes attirés par de belles lumières mais plus nous approchons et moins il y a de lumières. Arrivés au gouffre

plus rien. Quelle déception ! Mais certains étant plus têtus que d'autres, ont décidé d'attendre le prochain spectacle et tant pis pour le reste de la visite mais nous le verrons, foi de Breton ! Puis un magnifique spectacle fait de jeux d'eaux et de lumières apparaît devant nous. Nous en restons bouche bée. Que c'est beau, merveilleux. Voici l'ARC EN TERRE, signe de paix qui symbolise le pacte entre l'homme et la caverne.

Avec un peu de mal, le chemin n'est pas très large, nous nous dirigeons vers la salle de l'ardoise. Celle-ci est consacrée à l'histoire des ardoisières et conserve, sur ses parois, les traces laissées par les outils des ardoisiers. L'histoire de « l'or bleu » (ardoise) nous est contée et nous permet de mieux comprendre les contraintes d'une telle exploitation et le dur labeur de ces ouvriers.

Puis nous terminons la visite par la salle des trésors « les dents de la terre » qui dévoile ses cristaux géants, ses pierres semi précieuses et transporte le visiteur au pays des géodes.

Même si cette visite nous a fait découvrir un monde complètement inconnu pour la plupart d'entre nous, il y a une chose que nous pouvons regretter : c'est qu'il n'y ait pas un guide en chair et en os. Cela permettrait de poser certaines questions et de mieux comprendre le monde difficile dans lequel vivaient les ardoisiers. Mais voilà nous vivons dans un monde de nouvelles technologies.



Nous revenons sous un ciel clément. Nous allons nous séparer pour quelques mois mais nous nous retrouverons le Jeudi 19 Février 2015. D'ici là, passez une bonne fin d'année 2014, de bons moments familiaux à Noël et un bon début 2015. A bientôt tout le monde avec de nouvelles découvertes en 2015 et merci pour cette belle année 2014 passée en votre compagnie.